

LE DERNIER LIVRE*

À l'origine, il y a un blog, animé par un collectif de chercheurs de l'école des Mines, glaneurs de signaux faibles et exhausteurs de quotidien, et une éditrice qui propose de faire de ce blog un livre. « Scriptopolis, le livre » est donc à « Scriptopolis, le blog », ce que le cinéma est parfois à la littérature : une adaptation. L'entreprise n'est pas fréquente. Elle n'est pas non plus facile.

Cette œuvre est de ce fait extra-ordinaire à deux titres, par son sujet et son objet.

Constitué d'un corpus de photographies d'apparence anodine, et de leurs commentaires placés en regard, ce livre reproduit avec fidélité une large sélection des contenus du blog :

- des photographies capturées rapidement, au téléphone portable sans doute, immortalisant un banal en train de se fracturer sous nos yeux.
- une explication de texte – interventions de décryptage – à l'appui de presque chacune de ces images, et qui nous incite à exercer désormais notre droit de regard sur l'insignifiant, l'invisible, ce que d'aucuns nomment « l'infra-ordinaire ».

À la lecture de ces courts textes à l'écriture précise et parfaitement ciselée, on pense bien sûr à Francis Ponge et à Georges Pérec. La basse résolution des images est intégralement compensée par la haute intensité de cette écriture à de multiples mains, mais qui présente une unité et une continuité narratives confondantes. Cet objet de recherche est aussi littérature et ré-enchanté un quotidien que l'on pensait défiguré par la laideur vite manufacturée d'une technologie à l'obsolescence programmée, anéanti par la multiplication du post-it usagé et de la feuille A4 défraîchie et sertie de son inévitable scotch dépressif, et souillé par l'invasion du graffiti approximatif et viral. Il y a du chercheur d'or chez ces auteurs, passant leurs photographies au tamis pour en extraire de somptueuses pépites qui ensorcellent la lecture : 832 pages qui se regardent et se lisent d'une traite.

Il y aurait bien sûr encore beaucoup à écrire sur cet exercice à la fois visuel, graphique, sociologique, sémiologique et littéraire qui aiguise l'œil et épuise un sujet filigrané dans le réel, caché dans les interstices des images que l'on voit d'ordinaire tous yeux éteints. Dans Scriptopolis, le réseau social, l'interactivité, le « hacking » des technologies sont essentiellement analogiques, brutalistes et merveilleusement maladroits. Ces traces-là ne sont pas virtuelles, mais entrelacées dans nos vies. Elles ne s'affichent pas sur des écrans plats (sauf lorsque ceux-ci dérapent), mais se fondent dans un espace urbain éclairé en lumière naturelle. L'usure enlumine le rien, la transgression manuscrite réchauffe le sens commun et l'accident génère ici une forme de poésie du quotidien dont on avait un peu vite oublié le voisinage.

Mais ce livre que vous allez acheter offre une autre richesse, glissée en creux, et qui fait que ces matériaux disparates tiennent si bien ensemble : « Scriptopolis, le livre » démontre – peut-être *au finish* mais qu'importe (il est toujours temps) – la supériorité définitive de l'imprimé sur le numérique, la prééminence du livre sur le web.

Il y a d'abord, comme toujours chez cet éditeur, un travail minutieux et malicieux de tissage entre contenus et fabrication tout entier guidé par le respect d'un ensemble de contraintes. Éditer n'est pas publier, c'est aussi faire du design d'objet. De fait, lorsqu'on tient en mains « Scriptopolis », on est frappé par sa forme et son aspect bienveillants : format compact (12x17x5,2 cm, j'ai vérifié), papier en dégradé de couleurs à la main agréable et douce, qu'une couverture presque aussi fine que les pages intérieures vient à peine troubler. Un objet de poids, mais d'apparence légère et souple : gracile. Ce format est identique à « Essaime » de Sébastien Morlighem, un autre livre récent, son aîné donc, et à bien des égards, son oxymore, ce qui est beau car cela prouve que la forme du livre aux éditions Non Standard n'est jamais une forme gratuite : elle est essentiellement dictée par son contenu.

Le premier contact avec ce livre est tactile : on s'inquiète en l'ouvrant car on craint là aussi une reliure à l'obsolescence accélérée par une pagination gourmande, et une lecture contrariée par les limites physiques de la reliure (une science en soi). Et c'est là que la magie opère par la grâce d'une reliure performance : la colle à froid fait des miracles et « Scriptopolis » en est la preuve. Mais les contraintes de cette technique introduisent une autre particularité. Une fine zone de blanc sépare les feuilles colorées et le dos du

livre, comme une touche de silence. L'usage de la colle à froid impose en effet un léger espace vide entre l'encre et la colle. Les auteurs de Scriptopolis parleraient d'un espace de confidentialité.

C'est alors qu'on s'intéresse vraiment à la couleur. Scriptopolis ressemble à ces publications démonstratives des fabricants de papier qui diffusent de gros volumes muets, sans textes ni images, compilant dans un livre à des fins publicitaires et à usage des professionnels tout leur savoir-faire en matière de papier. Les éditions Non Standard, comme Kodak, aiment la couleur, sauf au milieu : au centre de cet édifice, on découvre un cahier blanc. C'est la seule excentricité visible, puisque cette interruption blanche est parfaitement alignée sur sa tranche. Si l'on repère facilement cette blancheur intrigante en passant les tranches en revue, c'est précisément parce que c'est le seul cahier du livre qui offre à l'œil une continuité de teinte courant jusqu'au dos de l'ouvrage. Le blanc forme un T qui relie le dos à la tranche, comme une colonne vertébrale de papier.

En ouvrant le livre à cet endroit (le blanc, ainsi isolé, attire et rassure), on découvre que les auteurs, l'éditrice et le designer y ont placé les index, soulignant le fait qu'ils forment le cœur de cet ouvrage : l'axe autour duquel les différents cahiers s'organisent. Ne vous méprenez pas : en tant que lecteur, je n'ai pas pour habitude de céder facilement aux injonctions des auteurs ou des éditeurs. Esprit volontiers cartésien, j'ai donc préféré lire ce livre d'une traite, en commençant par la première de couverture puis en suivant l'ordre logique de la pagination. Scriptopolis fonctionne aussi très bien comme ça, car il s'agit avant tout de littérature.

Mais cette présence marquée des index du livre, renforcée par l'utilisation d'un papier Splendorgel 80g, là où textes et images sont couchés sur un Munken polar rough 90g, annonce le commencement de la fin du web.

Décrire par le détail le plaisir que procure la lecture de ces index est impossible car rien ne remplacera dans cette recension l'expérience utilisateur (oui, vous avez bien lu, ces index sont fait pour être lus et forment un ensemble d'haïkus énigmatiques façon « cut up » ou de galeries de pictogrammes reposants). Il faut souligner à quel point ces index offrent une possibilité de navigation puissante, facilitée par la mécanique admirablement huilée de cette reliure « cold glue ». L'ensemble du livre est organisé autour de sections, de catégories et de tags, héritages du travail d'adaptation du blog. Mais là où « Scriptopolis, le blog » présente un système de navigation à l'intérêt très limité, terriblement stéréotypé car automatisé

et systématisé dans une logique de modèle et de standardisation (en un mot, déshumanisé), « Scriptopolis, le livre » magnifie la navigation textuelle grâce à cette combinaison innovante de couleurs et d'index multiples s'appuyant sur toutes les entrées possibles pour aller aux textes et aux images. À la ligne droite d'une lecture ordonnée s'ajoute donc une myriade de lectures transverses et fragmentées à la discrétion du lecteur.

Ce jeu de couleur sert avant tout à faciliter l'identification des différentes sections et catégories. Mais rien n'est gratuit dans ce livre : son utilisation virtuose du fluo (le jaune et le magenta sont en fluo 100%) a une autre fonction ou vertu, beaucoup plus importante : la couleur offre aux images un vernis, sans les dénaturer. À la différence du blog, où les photographies restent un matériau brut – les sources, sortes de « données de la recherche » pour ce collectif scientifique – on se surprend à leur trouver ici une forme, sinon de beauté, du moins d'amabilité. La couleur fait œuvre et amalgame à la perfection textes et images.

En trois segments symétriques (64 pages d'index centraux, séparant deux ensembles de 384 pages), « Scriptopolis, le livre » forme un objet en volume impressionnant qui rend bien pâle l'internet et bien triste son « flat design ». Cet objet longuement mûri, pesé et réfléchi rappelle que la première impression n'est pas toujours la bonne. Il fallait à la singularité et à la force du projet de l'équipe de Scriptopolis la forme de ce livre (la seconde impression de Scriptopolis pourrait-on dire) pour que les messages du collectif puissent prendre corps. « Scriptopolis, le livre » est une réponse « artisanale » et un retour triomphal à la matérialité, les auteurs et chercheurs de Scriptopolis ne disent pas autre chose.

* Ce titre est un clin d'œil au « dernier blog » de Jean-Noël Lafargue.